

Le milliard fantôme

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le pays du dimanche**

Band (Jahr): **3 (1908)**

Heft 105

PDF erstellt am: **05.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-257491>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

R. 3603

1906-1908

epl.
e.

Dimanche, 5 janvier 1908

N° 105

Troisième année

POUR TOUT AVIS
et communications
S'adresser
à la rédaction du

LE PAYS

Pays du dimanche

Porrentruy

TELEPHONE

DU DIMANCHE



Supplément gratuit pour les abonnés au PAYS

Le Milliard Fantôme

A-t-on assez parlé déjà du milliard des Congrégations et des petits profits des liquidateurs! La presse française nous apporte encore quelques histoires savoureuses sur ces messieurs. On verra comment ils opèrent. Le milliard des Congrégations n'est pas perdu pour tout le monde.

L'année dernière, au mois de juillet, avait lieu à Castelsarrasin, la vente des biens de la Congrégation. La vente produisit 22.675 francs. Sur quoi il fut prélevé pour frais de justice 8.750 francs et pour honoraires du liquidateur 6.940 francs sans compter la part qui revient au représentant du liquidateur.

Celui-ci, chaque fois qu'il ouvrait une fenêtre dans les immeubles, ou y conduisait un acquéreur éventuel, touchait une vacation de 15 à 20 fr.

Et main enant, suivez bien; ce qui précède, ce n'est que la préface. Partout en France, les immeubles possédés par les congrégations ont été vendus le dixième de leur valeur. Les chiffres sont là, probants. Nul ne peut les contester. Normalement, la vente aurait dû produire, à Castelsarrasin, au moins 250.000 francs. Mais passons. Voici le bouquet: parmi les biens vendus pour une somme aussi dérisoire figurait un convent. Le jour de la vente, le conseil municipal, dans une intention excellente, sans doute, avait décidé officiellement de faire acheter en sous-main le convent, afin d'y installer les écoles de la ville.

Feuilleton du Pays du dimanche 3

LE CHAT DU PÈRE MICHEL

Souvenirs d'enfance

De temps en temps il levait la tête, passait sa langue sur son museau, nous regardait de travers et se remettait à boire tandis que sa queue frétillait singulièrement.

— Il ronronne... murmura Clément attendri; le bon Clément qui n'eût pas écrasé une mouche.

— Tu crois? demandai-je un peu ému à mon tour, car je n'avais fait de mal à aucune bête et il fallait bien que celle-ci fût malaisante entre toutes pour que j'eusse décidé sa mort. Alors... dis, si ou lui faisait grâce?

Mais voici qu'au même moment, Berna, ayant achevé de boire, se retourna et se

Or, ce même jour le beau-père du représentant du liquidateur qui habitait à plus de 600 km. de là transmit l'ordre à son gendre d'acheter pour son compte personnel. C'est ce qui fut fait aussitôt. Le convent est acquis, « frais compris » pour 4000 fr. Une heure après le représentant du liquidateur, c'est-à-dire l'acquéreur lui-même, l'offrait à la municipalité pour 40.000 fr. C'est authentique!

Et il y a comme ça, dans l'affaire du milliard, un tas d'anecdotes charmantes; l'historien n'a qu'à y puiser pour écrire sur notre époque le livre le plus extraordinaire du monde, le plus réjouissant. Il en paraîtrait même invraisemblable! Il est douteux d'ailleurs, qu'on y pût croire si les documents n'étaient là pour édifier les incrédules et pour convaincre les sceptiques. Ecoutez encore ceci:

Mis en demeure par l'opinion publique de livrer les noms des avocats, c'est-à-dire des hommes politiques, sénateurs, députés, anciens ministres, employés par les liquidateurs dans leurs opérations, M. Guyot-Dessaigne, le garde des sceaux se déroba d'abord.

— Vous voulez des noms? a-t-il dit au Sénat. Vous les aurez. A la condition, cependant que les liquidateurs me les communiquent. Et ils ne s'y refusèrent certainement pas. Je le suppose du moins.

Et personne n'a protesté. Personne parmi les légistes du Sénat, n'a rappelé au garde des sceaux le texte formel de la loi qui exige que le liquidateur, lorsqu'il verse une somme quelconque, fût-elle la plus minime

sauva dans un coin de la cuisine en grognant, le poil hérissé,

— Non, pas de grâce, répliqua Clément. Je te jure qu'il recommencerait. Regarde-le donc!

— C'est vrai! Et puis, si tu savais comme il est méchant pour les petits moineaux!

— Pas de grâce! répliqua Clément. Vas-y. Lance la corde, tant qu'il est dans ce coin.

Nous devions l'étrangler, vivement, pour ne pas le faire souffrir, et j'obéis. Mais, malgré moi, j'étais trop troublé, je manquai mon coup et ne réussis qu'à cingler la bête qui, prenant sa revanche, s'élança sur nous, en montrant ses dents acérées.

Clément m'arracha la corde et chercha à l'assommer d'un grand coup sur la tête, car, il n'y avait pas à dire, il fallait le tuer maintenant ou, s'il nous échappait, nous ne lui échappions pas.

Ah! les sauts prodigieux, épouvantables de Berna, s'accrochant aux murs, déchirant les rideaux de la fenêtre, et cherchant tou-

entre les mains d'un avocat, doit y être, préalablement autorisé par le ministre.

— Le gouvernement, ajouta l'ancien magistrat de l'Empire, ne cachera rien. Il dira la vérité, et toute la vérité. Attendez le rapport officiel.

Bien que les parlementaires qui s'étaient partagés les plus belles parts du gâteau fussent cités publiquement, on attendit néanmoins que parût le fameux rapport avant de continuer la lutte! Le rapport parut.

On y avait mis du temps. Il ne contenait aucun nom. Les liquidateurs s'étaient refusés à les livrer. Car il eût fallu en même temps livrer le chiffre des honoraires, c'est-à-dire le prix auquel se vend l'influence politique.

— J'ai fait mon devoir explique le ministre de la justice. J'ai envoyé à tous les procureurs généraux — et je puis en faire la preuve, — une circulaire officielle, les invitant à me faire connaître d'urgence les noms des avocats, qui à un titre quelconque, se sont occupés pour les liquidateurs des biens congréganistes.

Seulement, ce que M. Guyot Dessaigne n'a pas dit, ou plutôt ce qu'il a oublié de dire c'est que la circulaire aux procureurs généraux qui existe, en effet, n'est partie de la place Vendôme, qu'au moment où le rapport était déjà imprimé.

N'est-ce pas du génie? Le malheur veut seulement que des milliers de braves gens, comptaient absolument que le milliard servirait aux retraites ouvrières.

Mais bast! Toutes ces choses émouvront

jours à s'aggraver à nous qui ne lui échappions que par miracle.

Je n'en pouvais plus de frayeur et ne songeais même pas à ouvrir la porte pour le chasser, concentrant tous mes efforts à éviter ses attaques.

Clément, lui, ne perdait pas courage. Je n'aurais jamais soupçonné en lui tant de hardiesse et de fermeté et je l'admiraient vraiment pendant que, debout au milieu des chaises renversées, la sueur coulant le long de ses tempes, il élargissait le noeud coulant de la corde et s'escrimait à saisir le moment favorable pour la lancer de nouveau.

— Ça y est! cria-t-il tout à coup.

D'un mouvement brusque il la ramena à lui et, cette fois, c'était fini, Berna ne s'emparerait plus des oiseaux dans les nids, ne saccagerait plus nos plants d'asperges, ne grifferait plus mes pauvres mollets, ni ceux des autres. Berna retroussa ses mouschettes dans un mouvement encore menaçant, tira la langue et ne bougea plus.

Alors nous résolûmes de le cacher dans

durant un jour ou deux, les âmes sensibles. Le lendemain, on n'y pensera plus.

Mademoiselle Rotisset

(Suite et fin)

Suivant les allées sablées, Manon, le sein frémissant, d'avait mal sa colère et son indignation ! Être traitée comme un objet sans conséquence, elle, une intelligence (on ne disait pas encore intellectuelle) un cerveau, une âme digne de la Grèce et de Rome !

Et bonne-maman qui semblait trouver cela aussi naturel que d'être appelée « mademoiselle » par cette marquise retardataire, trop fière pour donner du « madame » à une modeste bourgeoise.

Quoi ! pour une particule devant son nom, due au hasard de la naissance, une vieille ridicule et un jeune nigaud, pouvaient se croire des droits à l'insolence !

Et elle jeta un regard courroucé sur son compagnon.

Non ! lui ne s'en croyait pas, au contraire ! et sa mine effarouchée, ses manières hésitantes ne lui donnaient pas l'air d'un gentilhomme plein de morgue, mais d'un jeune coquebin déconcerté par le voisinage d'une jolie fille plus délurée que lui.

Un imperceptible sourire glissa sur les lèvres de la jeune fille.

On a beau n'être pas coquette... Sous la charmillie, une bande joyeuse sautait, folâtrait, chantait :

Qu'est-ce qui passe ici si tard.
Compagnon de la Marjolaine ?
Qu'est-ce qui passe ici si tard.
Dessus le quai ?

C'étaient les enfants avec qui on les envoyait jouer !

Elle haussa son impérieux sourcil, et avec une révérence que n'eût pas reniée la comtesse d'Egmont, grande maîtresse en cet art perdu :

— S'il vous plaît, monsieur, d'aller jouer avec les enfants... pour moi, j'ai passé l'âge !

— Et moi donc, mademoiselle ! protestait-il vivement. J'ai seize ans ! Je suis hors de pages et colonel d'un régiment !

Il se redressait sur ses talons rouges comme un coquelicot sur ses ergots !

— Pardonnez-moi si je vous ai offensé, monsieur le colonel, dit-elle, réprimant une folle envie de rire ; mais la faute en est à votre grand'mère ; et j'ignorais que vous eussiez déjà vu le feu !

— Hélas ! non, mademoiselle, et c'est ce

la grange, sous la paille. Puis, quand la nuit viendrait, nous irions le chercher et le jeterions dans la rivière, car il ne fallait pas que l'on nous accusât de sa disparition.

Comme nous n'osions pas le toucher, nous le traînâmes et, de la voir derrière nous, au bout de la corde, me donnait froid dans le dos.

Arrivés dans la grange, nous l'enfoncâmes sous un tas de paille, mais la corde était gênante et nous la retirâmes, sans le toucher cependant, en desserrant le nœud à l'aide de deux bâtons.

Pais nous sortîmes.

IV

On soupait chez nous à sept heures. Sans doute, parce que nous avons tué Berna, le maléfice n'opérait plus et mon père allait

qui me peine ; d'autant que j'ai une peur affreuse.

— Peur ! un officier !

— Oh ! oui ; j'ai peur d'avoir peur !

Ce fut dit avec tant de naïveté, de naturel, qu'il n'y avait pas à se méprendre sur le sens de ses paroles, même s'il n'avait pas ajouté :

— Pensez donc, mademoiselle, devant mes soldats, qu'elle honte ! Ce serait à me passer mon épée au travers du corps, et tant que je n'aurai pas assisté à une bataille j'aurai cette appréhension. C'est terrible ! Aussi j'attends ma première affaire avec une impatience !...

Il avait l'air si inquiet, si malheureux et si crâne, à la fois, qu'elle ne songea plus à rire et dit gravement :

— Avoir peur d'avoir peur, c'est montrer que l'on a de l'honneur et du courage : les gens de cœur ne sont jamais fanfarons, témoins les héros de l'antiquité.

— Vous croyez mademoiselle ?

— Sans doute, monsieur. D'ailleurs, il y a plus d'un genre de courage.

— C'est que je crains de n'en avoir aucun...

— Le courage civique ?

— Ça, je l'ignore ; mais je sais que je suis très poltron auprès des femmes.

En vérité ?

— Oui, Tenez, continua-t-il avec un beau sérieux contrastant avec son museau rose de chérubin, devant une jolie personne (comme vous, par exemple), il me vient, sur le bout de la langue, toutes sortes de belles choses... Je voudrais vous dire combien je vous trouve gracieuse, aimable, séduisante... combien j'envie ceux qui vous voient tous les jours, qui peuvent effleurer vos doigts fuselés, entendre le froufrou de votre robe... et je n'ose... j'ai peur... et que vous vous moquiez de moi comme grand'mère, qui me traite toujours de nigaud... et m'envoie jouer !

Un gros soupir ponctuait cette belle déclaration.

Minaudant, Manon regardait la pointe de son petit soulier, traçant des signes dans le sable.

— Si vous êtes aussi hardi en actions qu'en parole...

— Hardi ! moi !

— Dame ! que pourriez-vous dire de mieux, si vous osiez ?

Il y eut un silence ; on n'entendait que les voix enfantines :

Que demande le chevalier,
Compagnon de la Marjolaine.
Que demande le chevalier,
Dessus le quai ?

Que demandait Sosthène ?

Que répondait Manon ?

mieux. Même il put se mettre à table ; mais, à mon tour, je me sentais malade. J'avais la fièvre et je me demandais anxieusement comment nous nous y prendrions pour transporter, sans être remarqués, le chat du père Michel, à la rivière.

Je quittai la ferme comme j'en avais l'habitude chaque soir après le repas et, sous prétexte de jouer une partie de billes avec les camarades, je me dirigeai vers la place de l'église où Clément m'attendait.

Il était près de huit heures, mais en juillet on y voit tard et il y avait encore du soleil dans l'air, un joli soleil adouci qui nuançait le ciel de nuances exquises et qui semblait envelopper la campagne dans un pondroisement d'or.

(La fin prochainement.)

Un baiser voltigea dans l'air, étouffé heureusement par le couplet suivant :

Une fille à marier,
Compagnon de la Marjolaine,
Une fille à marier,
Dessus le quai ?

Oh ! comme le chevalier de la ronde populaire, emporté sur son fringant coursier cette exquise créature, sourire enjôleur, et s'en aller se marier, loin, bien loin des pères barbares et des aïeules railleuses !

Hé ! hé ! se faire aimer, et peut être épouser par ce singulier timide, capable de toutes les audaces... hé ! hé ! la chose ne serait pas sans charme ! Et quelle revanche des impertinences de la douairière, de la nommer un jour grand'mère !

— Sosthène !

— Manon !

On les appelle... ils s'éveillent de leur rêve.

Où vous reverrai-je ?

— Mais, monsieur...

— Je ne pourrais plus vivre sans vous voir... Chez votre grand'mère ?

— Je la quitte demain.

— Chez vous ?

— Impossible ! mes parents ne vous recevraient pas.

— Je passerai sous vos fenêtres et vous descendrez bien quelquefois ? Ne dites pas non... Vous demeurerez ?

— Place Dauphine... mais c'est bien inutile... D'ailleurs, croyez-vous que je resterais là à vous guetter ?

— Nous aurons un signal... Tenez... je fredonnerai :

Qu'est-ce qui passe ici si tard ?...

— Nous perdrez votre temps...

— Alors, je piquerai une tête dans la Seine et vous aurez le regret de ma mort !

Sur le perron les deux vieilles dames les attendent en babillant.

— S'est-on bien amusés, enfants ? demanda la marquise.

Et Sosthène répondit à ce que animation singulière :

— Oh ! oui, grand'mère !

Inutile de dire qu'en dépit de ses fiévreuses protestations, Manon, rentrée chez son père, n'eût rien de plus pressé que de guetter le passage du chevalier, et que, plus d'une fois, M^{lle} Philippon s'étonna de la lenteur que sa fille, si active, cependant, apportait maintenant à faire les commissions, tandis que, caché dans les arbres de la place Dauphine, un merle, sans doute, sifflait en rondine :

Qu'est-ce qui passe ici si tard ?...

* * *

Vingt ans se sont écoulés ; l'idylle a fini, comme toutes les idylles, par une séparation, des larmes, un départ. Manon Philippon n'a jamais revu Sosthène de Boisrorel, établi et marié aux Isles. Elle est devenue M^{lle} Roland. La coquette de jadis joue maintenant les héroïnes tragiques, et pourrait prendre place parmi les femmes illustres qui attendent leur Plutarque.

Elle a gouverné la France et donné des leçons au roi, fait échec à la reine ; aujourd'hui, elle lui succède en prison, en attendant que ce soit sur l'échafaud. Stoïque dans l'adversité comme dans la fortune, elle emploie les loisirs de sa captivité à rédiger ses *Mémoires*. Elle s'arrête avec complaisance sur ses années de couvent, ses goûts, ses études. Elle relate avec verve sa visite à M^{lle} de Boisrorel, mais elle ne dit pas un mot de Sosthène. Est-ce l'oubli volontaire ou involontaire ? Dans ce miroir où elle